



Cornelius Krieghoff à Prologue	2
Club des raquetteurs au manoir	3
Départ de la course de raquettes	5
Tricheurs en raquettes	7
François Cloutier, vainqueur.....	10
Partie de sucre et attrape de Borduas.....	12
Missionnaire à Prologue.....	14



Cornelius Krieghoff à Prologue

Prologue, mercredi 3 mars 1852

Pétronille Papineau, qui a des connaissances dans le monde des artistes à Québec, nous a ramené un peintre. Elle l'a rencontré à Québec chez des amis et lui a suggéré de venir au village Prologue pour faire des croquis de scènes hivernales. Elle lui a tellement vanté la beauté du paysage, la qualité de la lumière et la gentillesse des gens, que le peintre n'a pu refuser l'invitation.

C'est à l'auberge de Thérèse Chiasson et de Maurice Leblanc que Cornelius Krieghoff s'est installé. Depuis plusieurs jours, on le voit parcourir inlassablement le territoire à toutes heures du jour et en tout sens, dans l'espoir de saisir le moment et de découvrir le paysage qui lui inspirera un tableau.

Il m'a révélé qu'il voulait réaliser de nombreux croquis lors de la course de raquettes. Monsieur Krieghoff m'a avoué qu'il aimait bien peindre les fêtes d'hiver et que les auberges de campagne le charmaient.

Monsieur Cornelius, comme l'appellent les enfants du village, n'a pas du tout l'air d'un épouvantail! D'ailleurs, les petits de Marie-Louise Beaulieu avaient bien hâte de le rencontrer pour voir si ce «Cornelius» ressemblait à leur «Cornélius».

Monsieur Cornelius est un peintre hollandais formé à l'académie des beaux-arts de Dusseldorf en Prusse. Il a rapporté avec lui le goût et la tradition de l'école hollandaise pour la peinture de genre et le paysage d'hiver. Il est arrivé à Montréal au cours des années 1840, à l'âge de vingt-cinq ans. Depuis peu, il est établi à Québec. Madame Papineau nous a confirmé (elle qui connaît toutes «les personnes qu'il faut connaître» à Québec) que Monsieur Krieghoff vient tout juste de s'y fixer à demeure.

Il faut d'ailleurs entendre madame Papineau nous parler de l'art de ce monsieur «Cornelius». Elle en parle avec toute la passion qu'on lui connaît.

— Les tableaux de monsieur Krieghoff sont remplis de couleurs vives. Ses thèmes exploitent les paysages ruraux et urbains et les scènes de la vie quotidienne des habitants ou des officiers anglais. J'ai vu de magnifiques ébauches montrant les coutumes et les traditions des Indiens. Mon tableau préféré est «Une scène d'hiver» que l'artiste a réalisé en 1847. Ce tableau montre une famille quittant en traîneau sa résidence pour se rendre au marché à Montréal. Quel magnifique tableau, quelles couleurs et quelle ambiance ! Vraiment je vous le dis, monsieur Krieghoff fera sûrement sa marque au pays!

— Madame Papineau exagère sûrement! Son admiration pour son ami l'aveugle quelque peu. Certes, je trouve également fort intéressants les croquis que monsieur Krieghoff a bien voulu me montrer. Mais de là à dire qu'il sera célèbre! Pourtant, qui sait? La prédiction de madame Papineau est peut-être juste! Les correspondants du futur pourraient peut-être nous en glisser un mot! Connaissez-vous le peintre Cornelius Krieghoff?

Augustin Lebeau, journaliste



Club des raquetteurs au manoir

Prologue, dimanche 7 mars 1852

Les membres du club de raquetteurs de Montréal sont arrivés hier. Ils ont tous dormi chez le seigneur Prologue. C'est, pour ces amis de longue date, une belle occasion de se revoir et de potiner! Et oui!, de potiner. Bel exercice de commérage qui n'est pas seulement l'affaire des femmes. Et quoiqu'en disent ces bourgeois, potiner n'est pas un «signe de race de petites gens et de petits esprits!». Bien sûr, ces messieurs de Montréal diront qu'ils parlent négoce et que leur conversation ne tient pas du simple bavardage. Mais, aux dires des domestiques et des laquais (le jeune Bernard Hamelin nous a tout raconté), il y a dans leurs paroles autant de cancons, potins et médisances que dans toutes autres conversations.

En ce sens, le jeune laquais du seigneur m'a raconté avoir entendu deux de ces messieurs clamer que les deux «vieilles filles» du seigneur ne trouveraient sûrement pas à se marier, car elles étaient bien trop «malcommodes». Outré de ces propos désobligeants envers ses deux maîtresses, Bernard Hamelin en a avisé leur père! Le vieux seigneur, après avoir fait des remontrances au jeune laquais pour son indiscrétion, s'est dit en son for intérieur que ces deux hommes n'étaient plus de ses amis et qu'il ne le leur offrirait jamais plus l'hospitalité.

Toujours est-il que lorsque l'un des invités du manoir engagea la conversation sur le sujet de la course de raquettes, Gonzague Prologue résolut de remettre à plus tard le blâme qu'il voulait adressé aux deux fripouilles.

Depuis trois ans, c'est monsieur McKenzie qui gagne haut la main cette course et cette année encore il croit fermement qu'il en sera le vainqueur!

— Je suis dans une forme magnifique, dit-il avec fatuité.

— Ce n'est pas la modestie qui vous fera mourir mon cher, lance Hortense que la vanité de ces hommes et le ridicule de leurs prétentions rendent irritable.

Justine partage le même sentiment à l'égard de ces gens présomptueux et nourrit l'espoir qu'un homme du village gagnera enfin la course.



— Les dames n'entendent rien à ce divertissement, dit avec agacement Alexander Paterson!

— Cette fois-ci, mes chères demoiselles, je serai le vainqueur!, ajoute monsieur Stevenson.

Le ton agressif de ce dernier en surprend plusieurs et fait sourciller le vieux seigneur.

— Nous verrons bien, jeune homme, si vos jambes auront la même force que vos prétentions, lance Gonzague sans même le regarder.

Sans plus attendre, il fait signe à ses invités et leur demande de venir jeter un coup d'œil sur la carte du parcours et sur les règlements qu'ils devront suivre tout au long du trajet.

— Gentlemen, voici le parcours. Le tracé est balisé par de nombreux piquets sur lesquels est attaché un brassard de couleur indigo. De cette manière, il vous sera très facile de suivre la piste. De plus, à distance égale, tout au long du parcours, il y aura une vigile qui remettra à chacun des concurrents une bûchette. Vous devrez la mettre dans votre "sacoche". Il est très important de prendre cette bûchette, car leur nombre déterminera, sans nul doute, que vous avez bien réalisé tout le parcours et qu'aucun participant n'a pris de raccourci.

— Les gens du village et les enfants de l'école ont travaillé toute la journée d'hier à baliser le trajet. Alors, considérez messieurs, que cet événement est très important autant pour vous que pour les habitants du village.

— J'espère que la compétition se déroulera dans le bon ordre et la camaraderie auxquels nous sommes habitués depuis plusieurs années!

Suite à ces remarques, Hortense et Justine se tournent vers Stevenson. Leurs yeux lancent des flammes vers cet homme aux propos outrageants et agressifs. Gêné, celui-ci tourne la tête comme pour échapper à la désapprobation des filles de son hôte.

Augustin Lebeau, journaliste



Départ de la course de raquettes

Prologue, mercredi 10 mars 1852

La course de raquette a eu lieu le dimanche 7 mars. Je vous raconte les grands moments mémorables en trois chroniques. Aujourd'hui, dans cette première chronique, une surprise vous attend...

Après la messe les paroissiens ne se sont guère attardés sur le perron de l'église. L'heure du départ de la course est prévue pour une heure, donc pas de temps à perdre en vains bavardages.

À une heure moins le quart, la cloche de l'église appelle joyeusement les concurrents au départ. Mais, les concurrents sont déjà tous là, excités et anxieux!

D'abord les 12 membres du Club de raquettes de Montréal, des Anglais pour la plupart. Puis, les représentants du village Prologue: Séraphin Marquis, le jeune Bernard Hamelin, Sébastien Hamelin, Pierre Borduas, Samuel Harris, Christophe Tremblay, Henry-Firmin McLean, Timothé Bergeron, Luc Papineau, Célestin Simard et François Cloutier. Enfin! toute la belle jeunesse de la paroisse aux dires du vieux Firmin Borduas.

Une surprise de taille attend cependant cette bande de joyeux lurons. En effet, une inscription de dernière minute sème la confusion. Lucille Lavoie, fille de Philippe, fera également cette course.

Depuis la première neige, Lucille, aidée de son jeune frère Napoléon et de sa sœur cadette Pauline, a décidé de participer à la course. Lucille est toute petite. Mais il faut se méfier, car elle est vite comme l'éclair et souple comme un chat sauvage. Lucille a 19 ans. C'est une fille intelligente et serviable, mais la varicelle a laissé des traces sur son visage! Elle n'a pas encore de prétendants, mais elle espère bien par ce coup d'éclat en épater quelques-uns.

Sur la ligne de départ, ça rouspète! Dans la foule, on murmure : «Ce n'est pas une course de filles, c'est une affaire d'hommes».



Mais il y en a qui sont contents et qui se disent : «enfin du nouveau!». Et puis, il n'y a aucun règlement qui interdise la participation des dames à la course. Après tout, toutes les femmes de la seigneurie utilisent des raquettes en hiver dans leur déplacement!

Philippe Lavoie, le père de Lucille est très fier et il esquisse un petit sourire, car il croit aux chances de sa fille et il se dit en son for intérieur : «Vous allez voir ce que vous allez voir!». Léon Simard et Eustache Lavoie aiment l'idée et s'ils le pouvaient, ils parieraient sur la «p'tite».

Dans le peloton de départ, il y a le beau Christophe Tremblay qui n'a d'yeux que pour cette jeune femme frêle et déterminée. Il sait que la partie n'est pas gagnée. Quelque chose lui dit que la course de cette année sera très particulière. Le geste de la jeune femme le rend béat d'admiration et il sent des sentiments nouveaux l'envahir! Il faudra que je lui parle après la course, se dit-il, cette bonne femme me plaît!

— À son aise! Si elle veut se rendre ridicule! dit monsieur Stevenson.

Le regard de Lucille est enflammé. Elle sait qu'elle en dérange quelques-uns, mais la situation lui fait plaisir, au moins ils la regardent tous!

— Je vois pas de problème, dit promptement François Cloutier. Lorsque nous partons en hivernement dans nos terres de chasse, les femmes nous accompagnent et elles sont bien aussi résistantes et rapides que nous!

Cette dernière sortie semble faire taire les «chicanneux». Le silence est facilement obtenu et Peter Stanley donne le signal du départ.

Des cris de joie accompagnent les raquetteurs. Les habitants de la seigneurie ne manquent jamais ce rendez-vous. Les uns sont au départ et les autres sont répartis tout le long du parcours. Dès les premiers élans, Lucille Lavoie, Christophe Tremblay, monsieur McKenzie et François Cloutier sortent des rangs. Ils courent côte à côte avec facilité.

On dirait qu'ils n'ont pas de raquettes tellement ils semblent à l'aise. Mais les autres les suivent de près. Ils arrivent rapidement au premier pont puis au ponceau qui enjambe le ruisseau du moulin. Là, Marie Lavoie, la meilleure fileuse de la paroisse, donne les premières bûchettes. Sans même s'arrêter, les coureurs glissent la bûchette dans la sacoche accrochée à leur taille. Puis ils piquent plein nord sur la terre d'Athanase Bergeron.

Augustin Lebeau, journaliste



Tricheurs en raquettes

Prologue, dimanche 14 mars 1852

Voici la deuxième partie de cette course. Bernard Hamelin en surprend plusieurs.

À vol d'oiseau, la troupe de participants ressemble à un rassemblement de caribous en migration à la recherche de nourriture. La cadence est très rapide, la neige durcie facilite la course, reste à voir si tous les participants pourront maintenir cette vitesse tout au long du parcours. On a déjà des participants partis en lion, mais s'effondrer avant la ligne d'arrivée. Comme le dit le proverbe : qui veut aller loin ménage sa monture!

Après plus d'une demi-heure, aucun participant ne s'est véritablement détaché du groupe de tête. Stevenson et Paterson rejoignent le groupe de tête et, voulant prendre les devants, provoquent une première bousculade. Christophe Tremblay et Lucille Lavoie sont poussés sur le côté. François Cloutier évite de justesse les brusqueries des deux énergumènes. Courtois et bon joueur, il aide Christophe et Lucille à se remettre sur pieds.

— Écoutez-moi bien vous deux. Nous allons accélérer le pas et prendre les devants. Ces deux-là sont prêts à tout pour gagner et nous n'allons pas les laisser faire. Êtes-vous capable de me suivre?

Le trio engage alors une course que personne n'oubliera de sitôt! Rapidement, ils dépassent Stevenson et Paterson et arrivent au bout du lot d'Athanase Bergeron. L'habitant est là avec toute sa famille. Les enfants crient à s'époumoner. Ayant obtenu une autre bûchette, les trois coureurs bifurquent vers l'ouest en longeant le boisé. Ils ont soixante-quinze arpents à parcourir et encore cinq bûchettes à ramasser. Le rythme du petit groupe est effréné. Les habitants installés le long de cette section du parcours n'en reviennent pas. Jamais une course n'a été aussi hardiment menée. François Cloutier, Christophe Tremblay et Lucille Lavoie font corps. Parvenus au lot de Joseph Simard, ils ont nettement pris la tête. Seule la silhouette de Séraphin Marquis est apparente à l'horizon. D'un commun accord, ils conviennent de poursuivre ensemble et au même rythme jusqu'à la terre de Théodore Borduas.

À son tour, Séraphin Marquis range la bûchette dans son sac. Au loin, il voit son ami François, flanqué de Christophe et de Lucille. Il pense qu'il les rattrapera à mi-parcours, car se dit-il, aucun être humain ne peut maintenir cette cadence sur plus d'une lieue. Derrière lui, Stevenson et Paterson le suivent de près. Mais, ils semblent déjà exténués par la rapidité de la course.

Puis, les autres concurrents se pointent à leur tour. Le jeune Bernard Hamelin est toujours là et il en surprend plusieurs par sa ténacité.

Le temps passe et le temps est bon seigneur, car il fait très beau. Joseph Simard l'avait prédit. Encore une fois, il avait vu juste. Simard ne prédit pas que des tempêtes!



Il y a déjà plus d'une heure que le départ a été donné. François Cloutier, Christophe Tremblay et Lucille Lavoie mènent toujours. Ils sont passés sur les lots de John Harris, d'Elisabeth Forbes et de Simon Lebeau. Ils se dirigent maintenant à vive allure vers le lot de Théodore Borduas où les attend le vieux Firmin.

— Bravo les enfants, dit Firmin Borduas. C'est la plus belle course à laquelle j'ai jamais assisté. Il y a Séraphin Marquis qui vous lâche pas d'une semelle, pardon, d'une raquette! Je le vois au loin qui arrive... Allez, courage!

Les trois coureurs se regardent intensément. Ils savent que l'heure est venue de courir chacun pour soi! Ils se serrent la main. Ils savent que cette course a fait d'eux des amis. François part le premier et Christophe et Lucille le suivent de près. Ces deux-là restent côte à côte... allez donc savoir! Tout se passe comme s'ils avaient décidé de terminer la course ensemble. Est-ce le présage du couple qu'ils formeront peut-être?

Stevenson et Paterson ne sont pas passés au point de vigile de Firmin Borduas. Ils ont piqué droit vers le sud entre le lot de Simon Lebeau et celui de Théodore Borduas. Personne ne les a vus. Ils raccourcissent ainsi leur parcours d'une quinzaine d'arpents. Ils ont dans leur sac une bûchette qui leur a été donnée par un vilain complice caché le long du parcours! Ils croient que leur tricherie ne sera pas démasquée, car le vieux Firmin est reconnu pour avoir les esprits un peu confus.



Les autres concurrents passent tour à tour devant Firmin Borduas. Bernard Hamelin n'en peut plus. Pris de crampes au ventre et la «langue à terre», il s'effondre au sol et décide d'abandonner la course. Il est complètement essoufflé. Firmin l'enveloppe dans une couverture de laine et l'installe dans le berlot qui est à quelque distance du point de vigile. Là, les enfants l'entourent et le congratulent. C'est qu'il a accompli tout un exploit. Il s'est mesuré aux plus grands et il a fait belle figure. L'admiration se lit dans les yeux des enfants qui le cajolent. Bernard est heureux, jamais il n'a eu autant d'attention et de chaleur... même s'il claque maintenant des dents! Il y a quelques minutes encore, il crevait de chaleur. Après les sueurs, voici les frissons! Quelle dure épreuve pour le corps! On lui apporte de l'eau et du pain. À l'abri, il pourra ainsi reprendre sa chaleur, grignoter et se reposer.

Les muscles sont réchauffés depuis longtemps et les raquettes crissent sur la neige. La douleur de l'effort commence à paraître sur plusieurs visages, mais pas sur celui de

François Cloutier. Parvenu au point de vigile de Rachel Gadouas, il apprend que Stevenson et Paterson sont déjà passés. Le métis n'en croit pas ses oreilles. Comment ont-ils pu le rattraper? Il sent qu'il y a «anguille sous roche»... Mais pour le moment, il ne peut résoudre ce mystère, car il doit redoubler d'ardeur pour les rejoindre. Christophe et Lucille arrivent quelques minutes plus tard et apprennent à leur tour que les deux énergumènes sont en avance!

À toutes jambes, ils s'élancent vers le prochain point de vigile situé entre la maison de Raymond Papineau et le bord de la rivière.

Augustin Lebeau, journaliste



François Cloutier, vainqueur

Prologue, mardi 16 mars 1852

Enfin, la dernière partie de cette incroyable course. Les tricheurs seront confondus... et un nouveau couple se découvre...

Plus de deux heures après le signal de départ, les premiers concurrents parviennent au bord de la rivière. Et la course n'est pas encore terminée! Louise Gadouas est fort étonnée de voir apparaître Stevenson et Paterson, mais ne laisse pas paraître sa déception. Les deux hommes sont toujours ensemble, ils suent à grosses gouttes. Avant même qu'ils ne repartent, elle aperçoit au loin trois autres concurrents. François Cloutier, Christophe Tremblay et Lucille Lavoie arrivent quasiment en même temps. Séraphin Marquis se pointe à son tour. Il est également fort étonné d'apprendre que les deux Anglais sont en tête du peloton!

Encore quatre bûchettes à prendre avant le retour devant l'église. Les villageois sont éparpillés sur ces quelque soixante-dix arpents qu'il reste à parcourir. Stevenson et Paterson commencent à flancher. Ils ralentissent le pas, convaincus que l'écart entre eux et les autres concurrents ne peut être comblé. Stevenson a d'ailleurs devancé son compagnon et se dirige maintenant seul vers la victoire. Il jette rapidement un coup d'œil par-dessus son épaule et aperçoit au loin plusieurs concurrents: «My God! Ceux-là ont sûrement triché aussi! Belle course de tricheurs! Aucun fair-play ces Canadiens!» se dit-il comme pour se rassurer.

François Cloutier avance à pas de géant. On dirait qu'il chausse des «bottes de sept lieues». Il est déterminé à donner une leçon à ces deux hommes sans honneur. Progressivement, après être passé au point de vigile de Martin Lavoie, il remonte Paterson. Christophe et Lucille ne sont pas loin derrière et à leur tour ils réussissent à dépasser Paterson qui fait des yeux de chien battu...

Au point de contrôle de Jean-Noël Lavoie, il ne reste plus qu'une quinzaine d'arpents à franchir. Les habitants des côtes sont venus rejoindre ceux du bord de l'eau, après avoir assisté au passage de tous les concurrents sur leur lot. Ainsi, les villageois sont plus nombreux en fin de parcours et ils forment un cordon serré de spectateurs ébahis par la performance des coureurs.

Le métis parvient à dépasser Stevenson à la hauteur de la maison du marchand général. Ce dernier est d'ailleurs fort surpris de ne pas voir McKenzie, le gagnant de l'année dernière, dans le peloton de tête. Mais il est heureux de constater qu'il ne s'est pas trompé sur la valeur de François Cloutier. L'homme va sûrement gagner la course. Il est le seul à avoir parié sur lui ce qui va lui rapporter un joli magot et faire ravalier les moqueries de Léon Simard.

Les villageois applaudissent avec enthousiasme à la vue de Christophe Tremblay et de Lucille Lavoie. Le père de Lucille n'a plus de voix tellement il a crié pour encourager sa fille. Mademoiselle Tremblay et les enfants de l'école sont tous là. Ils attendent au fil



d'arrivée. François Cloutier traverse le premier la ligne tracée au sol. Les gens l'entourent rapidement et on l'acclame sans réserve. Venance et Clothilde sont dans les bras de leur père qui ne semble pas essoufflé outre mesure. «C'est pas un homme ça!» se dit Athanase Bergeron, à croire que le grand manitou l'a porté sur son dos!

Firmin Borduas est également là avec le jeune Hamelin et monsieur McKenzie. Ce dernier, comme un vrai gentleman et un grand compétiteur, n'accorde pas plus d'importance que cela à la victoire. Le courage du jeune Hamelin l'a profondément touché et lorsque l'enfant a abandonné, il a décidé de demeurer près de lui. Il lui a promis, outre son amitié et sa protection, un beau prix en argent. Ainsi, le jeune Bernard Hamelin gagne beaucoup plus qu'il n'avait jamais osé espérer.

Quelques 10 minutes plus tard, Lucille Lavoie et Christophe Tremblay franchissent en même temps la ligne d'arrivée! Ils sont épuisés et se laissent choir par terre. Rapidement, les villageois les entourent et les couvrent de couvertures. Les deux jeunes gens sont follement contents et ils sont dans les bras l'un de l'autre.

Joseph Simard en les voyant se dit: «Ces deux-là n'ont pas seulement réalisé une course étonnante; ils ont trouvé quelque chose de bien plus important, ils se sont trouvés!»

Puis, c'est au tour de messieurs Stevenson et Paterson de terminer la course. Deux «vieilles filles» les attendent. Contrairement à ce que croyaient les deux hommes, les deux filles du seigneur Prologue ont tout vu, ou du moins, elles semblent tout savoir de leur tricherie!

Peu à peu, tous les participants franchissent le fil d'arrivée. Le soleil aussi termine sa course: il fera nuit bientôt. Le seigneur Prologue a remis le prix au gagnant et mademoiselle Tremblay a remis le prix de l'école au grand Maxime qui a vu juste dans le piège qu'elle avait préparé en leur donnant volontairement de fausses informations pour la résolution des problèmes rattachés à la préparation du parcours de la course de raquettes.

Le seigneur Prologue et ses deux filles ont signifié leur «déplaisir» aux deux tricheurs et ces derniers sont repartis en pleine nuit sans attendre les autres membres du club.

Monsieur McKenzie les a d'ailleurs, suite à leur confession forcée, exclus à vie du Club des raquetteurs de Montréal.

Quelle course mémorable! On en reparlera, c'est sûr..



Augustin Lebeau, journaliste



Partie de sucre et attrape de Borduas

Prologue, samedi 20 mars 1852

La récolte de la sève d'érable est l'une des plus vieilles traditions de notre pays. Les «sauvages» pratiquaient déjà cette activité bien avant l'arrivée des Français et des Anglais. D'ailleurs, ce sont eux qui leur ont appris les rudiments des sucres.

Le «temps des sucres» varie. En général, il a lieu durant les mois de mars et d'avril, au gré d'abord et avant tout de la température. La récolte est plus ou moins bonne selon l'alternance de gel et de dégel. La saison peut ainsi durer 8 jours ou parfois presque un mois.

Lorsque les « premiers soleils » réveillent la sève des érables, tous les membres de la famille se mettent à l'œuvre. Le travail est urgent, car la sève n'attend pas. On prépare les auges, seaux, goudilles, chaudrons, tonneaux et, grands et petits, on monte à l'érablière au bout de la terre.

Il faut d'abord entailler les troncs au moyen d'une vrille, à environ trois pieds du sol. Puis on y introduit soit une lame de couteau, soit un morceau de bois taillé sous lequel on installe un seau. Il faut ensuite, au fil des heures, passer régulièrement pour recueillir la sève et la ramener à la cabane à sucre. La cueillette se fait à l'aide d'un traîneau surmonté d'un grand tonneau de bois qu'on conduit sur une trace nivelée d'avance. La tournée terminée, on revient à la cabane à sucre et on transvide la sève dans de grandes chaudières sous lesquelles frétilent de gros feux de bois qu'on doit entretenir constamment. L'eau, en bouillant, se transforme d'abord en sirop puis en tire et finalement en sucre. Celui-ci est par la suite déposé dans des jattes de bois où il durcit en forme de pain rond. C'est ce qu'on appelle le « sucre du pays ». On fait aussi des réserves de sirop.

La cabane à sucre ressemble à un abri très modeste, souvent ouvert sur les côtés. Quand on monte à l'érablière pour «bouillir», on y passe toute la journée. Outre les membres de la famille, se joignent bien volontiers à eux les amis, les villageois, les résidents des autres rangs. Comme on peut le soupçonner, ces corvées tournent assez rapidement en partie de plaisir où, entre quelques chansons, on se remplit l'estomac.

Marc Borduas, le joueur de tours a manigancé quelque chose lors d'une de ces fameuses parties de sucre. Laissons-le raconter, avant qu'il ne s'écroule de rire:

— Bon, écoutez-moi, c'est bien simple! Le sucrier, en plus de surveiller le sirop, c'est l'homme sur qui on compte pour faire rire son monde. On avait donc convenu, avec les deux familles, de faire «courir» la corde à virer le vent à deux jeunes garçons.

— C'est une attrape ben simple; un peu comme de demander de brasser l'eau de vaisselle pour pas qu'elle colle au fond. «La corde à virer le vent» c'est tout simplement qu'on



demande à quelqu'un dont on veut profiter un peu, d'aller chez le voisin chercher la fameuse corde, sous prétexte que l'eau d'érable bout mal, vu que le vent souffle pas du bon bord.

— On peut dire, par exemple: «Va donc chez Ti-Bras, chercher la corde à virer le vent, c'est à lui qu'on l'a prêtée la dernière fois». De mèche avec nous autres, Ti-Bras leur a dit: «C'est plus moi qui l'ai, je l'ai passé à Tremblay, mon voisin» ... et ainsi de suite jusqu'à la fin de la journée où ils sont revenus à la cabane bredouille; là, on leur a mis les oreilles d'âne sur la tête et tout le monde a bien ri d'eux. Ça faisait au moins 5 ans que j'avais pas vu des gars marcher comme ça, avec autant de sincérité, dans une attrape. Parole de sucrier, j'ai jamais autant «cassé de sucre sur le dos» de mes prochains! Ils ont goûté à une sucree de belle journée! Ha! Ha!

Marc Borduas se tient encore les côtes. Et tout le village a bien ri. Quant aux deux jeunes, ils se sont bien juré de ne plus se laisser prendre aux pièges de Borduas. Mais, ils préparent une petite vengeance. Borduas l'aura cherché. On verra bien si le farceur sera pris à son propre jeu un de ces jours. À malin, malin et demi...

Aux dernières nouvelles, Borduas en riait encore.



Augustin Lebeau, journaliste



Missionnaire à Prologue

Prologue, mercredi 31 mars 1852

Monsieur le curé Chandonnay a de la grande visite. Car son grand ami, le père Fafard, missionnaire à Albany, est dans la paroisse pour plusieurs jours. Il est accompagné d'une petite fille bien silencieuse. Elle suit le missionnaire partout et elle le regarde avec tellement d'admiration que monsieur le curé ne peut s'empêcher d'en être attendri.

— Dites-moi mon ami, pourquoi cette enfant vous accompagne-t-elle? lui demande le curé.

— C'est une longue histoire qui commence avec l'établissement de notre mission à Albany. La vie de missionnaire n'est pas toujours ce que l'on pense. Nous voulons bien «Sauver des âmes», comme on dit, mais il y a tant d'autres besoins urgents.

Les marguilliers, assis autour de la table pour leur assemblée mensuelle, tendent soudainement l'oreille. La présence du père Fafard attire les curieux. Aussi, lorsque le prêtre prend la parole pour raconter ses péripéties de missionnaire, il n'est pas question de quitter le presbytère. Heureux d'avoir un auditoire, le père Fafard poursuit donc son récit.

— Comme seuls bâtiments, nous avions une chapelle et une annexe de 8 pieds sur 6. À l'extérieur de la chapelle s'étendait un terrain marécageux couvert d'aulnes, de saules et d'eau stagnante. Le coassement de milliers de grenouilles nous empêchait de dormir. Le père Lacroix couchait dans l'annexe, et moi-même dans une tente qui servait aussi de coin à tout mettre. Les maringouins nous importunaient, surtout le soir. Nous ne réussissions jamais à nous en défendre convenablement. Notre vie de missionnaire déjà dure et austère devenait pratiquement insupportable.

— Finalement, on décida de creuser un fossé à l'arrière de la chapelle pour assécher le terrain. Ensuite nous défrichâmes un espace de l'autre côté de la rivière pour y semer des pommes de terre. Nous les semions à la butte. Nous en avons semé un sac pour en récolter seize. Alors que nous défrichions, notre supérieur gardait la maison. Sans le savoir, notre terrain se trouvait exactement où d'Iberville avait hiverné après avoir chassé les Anglais de la baie d'Hudson. Depuis ce temps, les Anglais sont revenus et de gros peupliers trônent paisiblement sur la place du fameux guerrier.

Le père reprend son souffle et, d'un air sévère et triste, la voix tremblante, il poursuit non sans peine son récit.

— Venant du nord, les Indiens arrivaient en guenilles à notre mission. Ils arrivaient d'un voyage qui les avait éloignés dans certains cas de plus de cinq cents milles du poste de fourrure où ils troquaient généralement leurs prises. Quelques-uns étaient vêtus de peaux



de lièvre noircies par l'usage. Les canots étaient trop petits pour pouvoir embarquer tous les gens, certains avaient marché la totalité du trajet en suivant le bord de la mer.

— Ah! mes bons amis, comme les gens simples sont parfois merveilleux. J'ai vu là-bas bien du courage. Les Indiens se comportaient de façon édifiante. Ils passaient de nombreuses heures à l'intérieur de la chapelle. Des jeunes gens récitaient le catéchisme à haute voix. D'autres préparaient leur confession et leur communion en lisant les sermons de monseigneur Baraga, vicaire apostolique de Sault-Sainte-Marie pour le territoire de Michigan. Les enfants s'amusaient, riaient, criaient et se frottaient les pieds sur le plancher. Leurs chiens couraient partout et faisaient quelques dégâts, mais, rien de tout cela ne troublait les adultes recueillis.

— Grands enfants des bois entourés de leurs propres enfants dans la maison du Père, notre Père à tous. Quelle belle image n'est-ce pas? Quelle tâche extraordinaire que celle d'évangéliser ces âmes perdues et de les ramener au bercail.

— Un soir, je résolus de me coucher dans l'annexe pour passer une bonne nuit et dormir à mon goût. Or, voilà qu'au beau milieu de la nuit, je m'éveillai en sursaut. Je ressentais comme des brûlures sur tout le corps. Je croyais bien être atteint d'une étrange maladie. À l'aube, je pus constater que j'étais la victime d'une attaque de poux. Ayant étendu mon lit sur le plancher, j'avais été la cible d'au moins une centaine de poux. Sans pitié aucune, je les ai détruits en versant sur eux une grande chaudière d'eau bouillante. Mais, le mal était fait et je ris encore à la pensée que mon corps ait été l'objet de ce labourage. Cela est si peu en comparaison des horribles souffrances qu'ont dû endurer nos vaillants missionnaires martyrs au début de la colonie.

Encore une fois, le prêtre fait une pause savamment calculée. Les sourires provoqués par l'anecdote des poux se sont effacés sur les visages. Ce sont maintenant ces tortures que l'on imagine dans les esprits. Après quelques instants consacrés à la vénération de ces saints hommes, le père Fafard reprend son histoire.

— Mais, il fallait construire une habitation permanente et pendant que le père Lacroix équarrissait lambourdes, pièces et poutres, moi je creusais la cave. Nous travaillâmes ainsi jusqu'aux premières gelées qui arrivent tôt dans ce pays lointain. J'étais cuisinier, commissionnaire et bedeau. À la mi-août, le père Lacroix partit avec des sacs de plomb et un baril de poudre qu'il distribua aux Indiens du nord afin qu'ils tuent des oies blanches



pour eux et pour nous. Il revint quinze jours plus tard, allégé de ses munitions et bredouille. Le temps avait été défavorable.

— Je partis alors à mon tour avec deux Indiens. Malgré nos appels insistants et nos prières, les oies nous fuyaient systématiquement. Finalement, quelques outardes consentirent à passer au-dessus de nos têtes. Bien malgré moi, je tirai et les Indiens m'imitèrent. J'étais convaincu que nous avions tous raté nos cibles. Pourtant les Indiens m'assuraient que j'avais tué une outarde. Je suis demeuré perplexe jusqu'à ce qu'un des Indiens me ramène l'outarde abattue.

— Vers la fin de septembre, renonçant à effrayer les oies blanches, nous laissâmes nos bâtiments fermés à clef et, profitant de la marée montante, nous sommes partis dans le but de scier de la planche à quelques lieues de la mission. Dans une «épinettière», nous fîmes une fosse de scieur de long. Tout fonctionnait mal. Aucun de nous ne savait affûter la scie. À cause de la gomme d'épinette, le bois collait à la scie. Plutôt que de scier les billots par l'extrémité la plus petite, nous commençons par l'autre extrémité.

— Cela allait si mal qu'un jour, un billot tomba sur la tête du père Lacroix. Il en fut drôlement étourdi. Pourtant ce ne fut pas lui qui, le premier, toucha aux limites de l'épuisement et du découragement. Ce fut plutôt moi. Je faisais la cuisine sans grand talent, mais le travail et de gros appétits nous faisaient tout avaler.

C'est tout un détour que le père Fafard prend pour répondre à une simple question. Cela se comprend, il faut faire connaître aux paroissiens la force et la puissance de la foi qui soulève des montagnes. Il obtient d'ailleurs les effets désirés sur son public. Même si plusieurs d'entre eux ont vécu des misères bien pires que celles-là, ils se montrent étonnés et contrits que tant de malheurs frappent un homme choisi par Dieu.

Augustin Lebeau, journaliste

